

LES ROMANS ET LE MONDE CONTEMPORAIN

par Bernard Epin, enseignant
et critique de littérature enfantine

On m'a demandé d'examiner aujourd'hui les rapports entre le roman pour enfants et le monde contemporain, c'est-à-dire que notre réflexion concerne avant tout le choix des thèmes — le sujet — et fort peu la forme ; pour dissiper tout malentendu au départ, je précise qu'il ne s'agit là que d'une manière pratique de sérier les problèmes, car il y a correspondance étroite entre l'action même d'un roman et son écriture ; mais on ne peut pas reprendre toutes les questions à chaque séance, et pour les problèmes d'écriture, je vous renvoie en particulier au cours d'Isabelle Jan qui a été donné la saison dernière et a paru dans le Bulletin d'analyses. Je pense que ce cours est complémentaire de ce que je vais dire aujourd'hui.

Je crois qu'il faudrait d'abord s'entendre sur la notion même de roman, et de roman contemporain. Dans de nombreux cas la classification s'établit par l'évidence, par l'habitude : **La porte ouverte**, **Le mystère de la Berlurette**, **Emile et les détectives** sont des romans, mais **Monsieur Ouïplala**, **Moumine le troll**, **Tistou les pouces verts**, **Bilbo le hobbit**, où les classer ?

Ecartons tout de suite la classification simpliste qui met l'étiquette « conte » sur tout ce qui peut se rattacher plus ou moins à l'imaginaire — personnages et situations — et l'étiquette « roman » sur l'histoire simplement vériste. La littérature adulte a depuis très longtemps brisé ces carcans, et **Nadja** est un roman comme **Thérèse Desqueyroux**, **Blanche ou l'oubli** est un roman comme **La Nausée**. Les romanciers contemporains assignent au roman des possibilités illimitées d'investigation de toutes les manifestations du réel, qu'il soit perçu directement ou non par les sens. La comparaison avec la littérature adulte doit s'arrêter là d'ailleurs car il s'agit pour nous de cerner certains caractères spécifiques du roman pour enfants.

J'ai soulevé cette question devant vous, qui êtes en majorité des bibliothécaires, car un problème de classement se pose, et le fait de classer dans la catégorie « contes » beaucoup d'ouvrages fantastiques risque de détourner de leur lecture un certain nombre d'enfants. Il me semble que nous aurons intérêt à reconnaître une bonne fois comme romans tous les ouvrages à base de récit, dont les protagonistes ont une réalité objective, à l'intérieur d'un univers créé par l'écrivain, à la différence de certains personnages symboliques du conte, qui obéissent souvent à des actions structurées en dehors d'eux dont ils n'assument pas la nécessité. Dans le conte, la manière de raconter l'histoire conserve les structures profondes de ses origines orales et collectives ; le roman, lui, est une œuvre purement littéraire, une recréation de la vie, dans laquelle l'écrivain affirme son savoir-faire et sa vision personnelle du monde.

Ce sont des définitions un peu hâtives, mais sur lesquelles nous pourrons ensuite discuter. Si j'indique cela, c'est que **Moumine le troll** me semble être un véritable roman d'aventures, au même titre qu'**Emile et les détectives**. On va peut-être penser que nous nous égarons dans des discussions byzantines, mais, outre l'importance que je soulignais tout à l'heure pour la vie des bibliothèques, ce débat nous permet de poser le vrai problème de la présence du monde contemporain dans le roman pour les enfants. En effet, si l'on s'en tenait au seul critère du réalisme formel, les romans du Club des cinq, les Fantômette, Alice, Lili et autres peuvent passer pour des œuvres modernes. De la télévision à l'avion, du téléphone à la voiture de course, de la machine à laver à la chaîne haute fidélité, tous les gadgets, tout le décor de la vie moderne est là, mis en vitrine, et pourtant ces romans rejoignent dans le conformisme, dans le conventionnel ceux qui avouent franchement leur *hostilité au modernisme*, dans le genre des œuvres de Gervaise Hellequin ou Claude Campagne, qui nous montrent, par exemple, des jeunes pervertis par le jazz et les blue-jeans et heureusement sauvés par la pratique d'un bel artisanat ou la découverte de Beethoven. Dans un cas comme dans l'autre le monde contem-

porain est réduit à une série de mythes, les rapports des personnages avec ce monde obéissent à des recettes ou à des clichés idéologiques, qui ne sont que des fuites devant la réalité saisie dans son mouvement, dans ses contradictions.

Dans la majeure partie de ces œuvres, on entretient le conformisme du lecteur en flattant, en particulier, la tendance de l'enfant à s'installer dans des structures déjà digérées qui ne forcent pas l'imagination. Dans le meilleur des cas, on veut se soucier d'éducation et préserver l'enfant lecteur des influences « pernicieuses ». Alors, qu'importe les titres des journaux exposés à tous les coins de rues, les informations télévisées, les discussions familiales dont l'écho retentit dans toutes les cours d'écoles — et j'en sais quelque chose — on continuera d'être soulagé en bannissant du livre pour enfants toute trace des problèmes cruciaux de ce temps à travers leur perception, souvent anecdotique, mais non moins réelle par les enfants. Et, qui plus est, on proposera à l'enfant à la place un monde « de rêve » entre guillemets, bien aseptisé, non pas tel que l'enfant est capable de l'imaginer, mais tel qu'on l'a imaginé à sa place.

Le roman est-il éducatif ?

Si donc le roman moderne doit être éducatif, ce n'est évidemment pas à partir d'une telle méconnaissance des enfants et du monde actuel. Mais d'abord, le roman doit-il être éducatif ? Et si oui, de quelle manière spécifique ?

On retrouve là un des problèmes fondamentaux de la littérature enfantine française, prise dans son développement historique, dont les survivances continuent d'encombrer et de fausser le jugement de beaucoup d'éducateurs. A travers tous les débats, les conférences, les causeries que nous sommes amenés à faire les uns ou les autres, dans des associations de parents d'élèves ou dans diverses organisations, on trouve toujours chez les adultes, les familles ou les enseignants eux-mêmes, la recherche de lectures « instructives » qui, en quelque sorte, complètent, épaulent les connaissances scolaires. Il y a là une louable intention, mais qui repose, à mon avis, sur un grave malentendu, consistant à assigner à la littérature un but premier, étroitement utilitaire, au sens le plus immédiat du terme, et en fait à détourner cette littérature de son pouvoir libérateur de l'imagination, de ses possibilités d'ouverture ou sur le monde ou sur la vie, comme on voudra bien l'appeler.

C'est cette tendance que dénonçait déjà Paul Hazard dans son ouvrage **Les livres, les enfants et les hommes** (voir page 14).

Paul Hazard est loin d'avoir été entendu par tout le monde, s'il faut en juger par l'abondance de petits romans qui veulent instruire en amusant. Que ce soit le genre histoire naturelle, celle par exemple que produit Mme Paule Lavergne, ou que ce soit les romans historiques, innombrables — je vous renvoie au cours de J. Parel — avec toutes les falsifications intellectuelles et morales qu'ils cultivent. Et puis il y a aussi les romans géographiques. Il existe des auteurs dont l'originalité consiste à situer les intrigues de leurs romans dans un pays toujours nouveau. Jacqueline Cervon en est un exemple. Tous ses romans sont situés dans le présent, avec le but avoué de témoigner sur le monde contemporain, que ce soit en Afrique noire, au Maroc, au Portugal, en Turquie, en Suisse, en Italie, etc.

Son cas me semble significatif, compte tenu de l'importance de sa production, d'un savoir-faire indéniable, qui font qu'on ne peut pas rejeter ses livres aussi facilement que certains cités tout à l'heure. Elle part toujours de situations initiales vues avec beaucoup de vérité. Par exemple, une famille misérable au Portugal (**Joao de Tintubal**), les lois de la pègre régnant dans un bidonville d'Ankara alimenté par les paysans ruinés, sans travail (**Malik le garçon sauvage**) le terrible métier de ceux qui extraient le marbre à Carrare, etc. La précision géographique dans ces romans est toujours liée à la vie des hommes, et de ce point de vue c'est intéressant ; pourtant, d'un livre à l'autre, on ressent toujours à peu près la même déception. La vérité initiale cède finalement le pas à une volonté moralisatrice qui fait déboucher l'action sur les pires conventions. Le petit pêcheur portugais se retrouve à l'université de Coïmbra, grâce à son courage, sa volonté, l'amitié d'un camarade riche — et quand on sait combien il est facile d'entrer à l'université de Coïmbra, c'est assez surprenant. Le petit paysan suisse reprend ses études grâce à son courage et au riche banquier, père de sa camarade de vacances. Le jeune

carrier estropié reprend goût à la vie grâce à son courage et à la volonté de gravir les échelons de la hiérarchie sociale (**Le défi au soleil**) etc.

Outre la morale conventionnelle sur laquelle je reviendrai plus loin, on doit noter qu'il serait possible de faire passer de l'un à l'autre de ces livres tous les personnages et leurs aventures. Au Portugal, en Italie, en Turquie ou en Suisse, l'intrigue est presque toujours la même dans son déroulement fondamental. (Ce qui, encore une fois, n'enlève rien à certains aspects du talent de Jacqueline Cervon, dans la manière de raconter.) Elle reste prisonnière d'un schéma sclérosé qui veut faire entrer le réel dans un moule préétabli. Alors que, par exemple, elle a réussi, avec **Benoît l'arbre et la lune**, un des bons romans pour les petits, car là, le souci pédagogique de montrer les différents modes de vie d'une génération à l'autre s'est en fait confondu avec l'intrigue même du livre.

A propos des romans géographiques, je voudrais faire mention, sans insister longuement, des romans sur l'Afrique noire, qui, en général, sont incapables de s'écarter du pittoresque folklorique dans leur manière de montrer la vie des Noirs. Si vous avez lu, par exemple, **Du riz pour Sissoko**, de Yolande Vidal, vous comprendrez très bien de quoi je veux parler. On trouve presque toujours dans ces livres une optique empreinte de néocolonialisme, à laquelle échappe heureusement un auteur que vous connaissez bien, qui s'appelle Andrée Clair et qui raconte des aventures spécifiques des pays évoqués. Mais les livres d'Andrée Clair, on ne les trouve pratiquement plus.

Enfin, puisque je viens d'être très sévère avec elle, on pourrait rappeler un des meilleurs romans de Jacqueline Cervon, **Ali, Jean-Luc et la gazelle**. Mais, ces quelques exemples heureux mis à part, les romans sur l'Afrique noire tombent dans les clichés que j'ai évoqués.

Le roman et la morale

Tout cela va nous ramener à la pire des illusions « éducatives » en matière de lecture, qui est la leçon de morale. Vous me permettez de ne pas m'appesantir sur ce que j'appellerai la morale ouvertement conservatrice ou réactionnaire ; j'ai déjà cité Gervaise Hellequin et Claude Campagne ; on pourrait y ajouter d'autres noms connus, par exemple Léonce Bourliaguet, dont des romans comme **L'homme et le vent** ou **La maison qui chante** prônent tout simplement le retour à la terre de sinistre mémoire.

Mais il est d'autres pièges beaucoup plus insidieux dans lesquels des écrivains de qualité tombent souvent. Pensons à ce thème, archi-utilisé, de l'amitié. On s'en sert pour faire passer n'importe quoi, par exemple — c'est la mode depuis quelque temps — la réconciliation avec les anciens soldats nazis repentis, qui à l'occasion se révèlent toujours avoir été victimes de mauvais chefs. Je vous citerai deux livres à ce sujet : **La frontière à travers champs**, de Renée Aurembou, et **Un pays sans légende**, de Paul Berna.

Du seul point de vue du roman, le débat moral mis à part, ce thème de l'amitié fait basculer quantités d'œuvres dans le factice et la convention. Prenons deux exemples : **Les révoltes de Kind**, de M.-A. Baudouy, et **Escale à Rio**, d'Yvon Mauffret. La première moitié de chaque roman accroche une situation authentique ; dans le livre de Baudouy, un jeune garçon élevé sur un chantier est envoyé dans la petite ville pour aller à l'école, et on nous montre ses difficultés d'adaptation, les moqueries, certaines réactions hostiles d'enfants qui méprisent un peu sa situation de petit pauvre, ses allures un peu ridicules, etc., et, en parallèle, une certaine chaleur qu'il trouve dans une cité de travailleurs portugais proche de son hôtel. Dans le livre de Mauffret, nous avons au début une peinture sans concessions des bidonvilles de Rio, opposés au luxe insolent des quartiers résidentiels.

Ainsi, des vérités du monde contemporain sont montrées, sans jargon moralisateur, sous un éclairage purement objectif au départ. Et puis, au fil de l'action, pour le premier, il y a rupture dans le récit à partir du moment où on veut prêcher la bonne parole, qui doit aboutir à la réconciliation générale, y compris du hobereau, maire du village, avec les travailleurs portugais du bidonville ; les dialogues des enfants sont progressivement envahis par des formules morales artificielles. Dans le roman de Mauffret la rupture est encore plus grave : on est obligé de recourir à des péripéties invraisemblables, pour passer de Rio dans un manoir breton où on nous prêche généreusement l'équilibre des richesses entre les nations, tout en

chantant : vive les Bretons, par l'intermédiaire d'une réhabilitation — encore une — d'un autonomiste qui a eu des ennuis à la Libération.

Vous voyez comment, à partir d'un excellent thème d'inspiration, on peut déboucher sur n'importe quoi au nom de l'amitié. Est-ce à dire qu'il faut interdire toute volonté morale aux romans pour les jeunes ? Ce n'est pas du tout mon avis. L'intention morale existe toujours, qu'on le veuille ou non ; elle s'impose d'elle-même dans un roman bien fait ; elle se dégage des situations telles qu'elles sont vécues, des rapports des personnages entre eux et avec le monde. Mais lorsqu'il faut recourir au discours, c'est que le livre est raté ou que la morale ne vaut rien, qu'elle plonge dans le manichéisme, si tentant pour les enfants, que cette morale est coupée de la vie, et faite d'absolus éternels que les bouleversements contemporains ont vite fait de battre en brèche dans la réalité.

Je voudrais prendre, volontairement, l'antithèse de ces deux romans, que me paraît être **Le voyage secret**, d'Harry Kullman. Situation initiale du roman : un fils d'avocat de Stockholm, gavé de bandes dessinées, décide une expédition vers les quartiers périphériques de la ville, là où on lui a dit que vivent des « sauvages ». Les enfants du quartier misérable qu'il rencontre appartiennent en effet à un autre monde. A travers les aventures de la journée, les bagarres, les recherches de trésor dans une décharge, etc., aventures vécues à travers les fantasmes du jeune héros, et au premier degré par les autres personnages, les obstacles à une amitié durable surgissent, à quantité de détours du récit.

Une des scènes les plus significatives me semble celle où les enfants comparent leurs appartements (voir page 168).

Imaginez la même scène, racontée par un auteur soucieux d'apitoyer ses lecteurs, pour leur prêcher ensuite la charité, la pitié et autres vertus...

Pour parler clair, les trois livres que je viens d'évoquer montrent la division de la société en classes, mais les deux premiers s'empressent de la nier, en font un hasard malheureux auquel on peut remédier par la vertu individuelle ; le dernier en montre les répercussions au niveau des individus, et décortique l'idéalisme de la collaboration de classes.

J'entends déjà qu'on va me reprocher de prôner des œuvres propageant l'idéologie marxiste, c'est-à-dire de retomber dans le piège du roman édifiant dénoncé tout à l'heure. Je précise donc que j'ignore totalement si Harry Kullman est marxiste ou non, et que ce n'est pas ce qui m'intéresse dans son œuvre. Ce qui m'intéresse, c'est un roman qui ne triche pas avec la réalité (car, enfin, combien d'enfants du XVI^e vont jouer avec ceux du bidonville de Nanterre ?), un roman qui ne se livre à aucune apologie, qui montre un problème crucial du monde contemporain, non pas à travers des analyses d'adultes, avec tout le vocabulaire philosophique, moral, politique qui s'y rapporte, mais à travers une aventure d'enfants, pour des enfants qui n'ont pas encore choisi entre l'attitude de charité chrétienne, la lutte sociale ou le pharisaïsme petit-bourgeois ; c'est-à-dire un roman ouvert, dont l'enfant qui le lit ne tirera pas de maturation précoce excessive, tout en ayant affiné sa perception du monde contemporain ; et je crois que c'est en cela que nous avons vraiment là un livre éducatif et actuel.

Littérature et didactisme

Car, si l'on veut revenir encore à cette notion de livre instructif, éducatif, dont j'ai essayé de montrer l'aspect néfaste, il ne faut pas oublier non plus à quel point les enfants sont sensibles aux connaissances, aux informations que peut leur apporter le livre, fût-il un roman. Il s'agit donc de concilier ce goût réel avec les exigences de la création littéraire. Il n'est pas de recettes bien sûr, mais on pourrait, par exemple, méditer l'exemple de Jules Verne, qui n'a pas hésité, dans certains romans, à truffier son récit de véritables fiches documentaires — pensez aux poissons dans **Vingt mille lieues sous les mers** — en même temps qu'il laissait libre cours à une imagination débridée dans des aventures dont l'important n'était pas qu'elles soient vraies, mais qu'elles soient crédibles, qu'elles trouvent en elles-mêmes leur vraisemblance. A notre époque, il faut bien le reconnaître, on ne sait guère écrire le roman de la science. On se contente de prendre une invention, et en particulier le vaisseau spatial ou les greffes (greffe du cœur ou de la cornée et d'autres), et l'on utilise cette invention comme médiateur d'un pathétique à bon

marché. De la science et de la technique modernes qui sont mouvement avant tout, on tire des mythes figés ; alors que par le biais de la science-fiction, on aurait des possibilités que la littérature pour la jeunesse n'a presque pas explorées encore. On peut quand même se féliciter que, dans la nouvelle collection « poche » de chez Hatier, un secteur soit réservé à la science-fiction. Nous verrons dans l'avenir si c'est valable ou pas, mais nous aurons du moins un certain nombre de productions sur lesquelles nous pourrions discuter.

Toujours à ce propos — le domaine scientifique — il est des thèmes à la mode. J'ai parlé des greffes tout à l'heure ; il en est d'autres, en particulier la lutte pour la protection de la nature, thèmes qu'il est très facile d'édulcorer. Cela peut aboutir à des œuvres extrêmement ambitieuses, apparemment soucieuses de poésie, à la recherche d'une espèce de fantastique contemporain. Vous me permettrez de citer cet **Enfant au dahu**, prix du Salon de l'Enfance, où la sublimation de la vie dans la nature aboutit, non pas à la lutte contre la pollution, mais au rejet pur et simple du monde, y compris des enfants qui n'entrent pas dans l'espèce de fiction trouble de cet amour d'un enfant et d'un animal, présentée comme le fin du fin de la poésie.

Pour revenir à la synthèse du romanesque et du documentaire, évoquée plus haut, je crois qu'un roman suédois l'a assez bien réussie, dans son genre. Je veux parler de **Droit au but**, de Sven Ingvar, qu'on pourrait résumer en disant qu'il s'agit d'un roman sur le hockey sur glace. Je n'insiste pas sur l'attrait du roman sportif. Ce qui me semble assez nouveau dans ce livre, c'est la manière dont on parle du sport. Il ne s'agit pas de vanter une fois de plus ses vertus, cette école de courage, d'abnégation, de civisme, et j'en passe, opposée à la vilenie du monde mécanisé — quelques scandales du monde sportif que les jeunes connaissent bien troublent quelque peu cette image idyllique — mais ici les chapitres consacrés au hockey ne sortent pas du domaine de la pratique, des problèmes d'entraînement, du matériel, des règles, c'est-à-dire de tout un univers qui correspond au niveau auquel se trouve placé le jeune sportif, et au niveau de perception du jeune lecteur. Et ce qui est mis en valeur, sans prêchi-prêcha, ce sont tout simplement les joies de l'équipe, l'intégration à une collectivité particulièrement sensible pour le héros du livre, jeune provincial fraîchement débarqué à Stockholm, et en proie à de sérieux problèmes d'adaptation.

Transplantations et adaptations

Ce roman va me servir de transition pour aborder cette question de la transplantation, telle qu'elle est vécue par un enfant, et qui est aussi un élément important de la vie contemporaine : paysans venant travailler à la ville, passage du vieux village à la cité H.L.M., etc. Nous sommes dans un monde où beaucoup de gens sont transplantés. Il faut bien reconnaître que cette question est rarement traitée dans les romans actuels, sinon sous la forme des clichés opposant l'idyllique campagne aux horreurs concentrationnaires des H.L.M. Il est dans **Droit au but** quelques scènes très bien venues, détruisant beaucoup d'images toutes faites. Ainsi, par exemple, de la soirée où les trois jeunes sportifs se détendent en écoutant des disques à la mode et en regardant un film d'aventures à la télévision. On voit ainsi qu'on peut très bien aimer les vertus sportives et en même temps les films d'aventures, écouter les Rolling Stones ou les Beatles, et que cela n'a rien d'immoral ou de scandaleux. Malheureusement, très peu de livres le disent.

Il y a aussi l'étonnement des anciens camarades de Key dans son village natal, lorsqu'il leur raconte sa vie de banlieusard de la capitale, si éloignée de l'image idéalisée qu'ils s'en faisaient (voir page 20).

En parallèle à ce livre, il y en a un autre, remarquable, qui s'appelle **La petite fille de la ville**, de Louba Voronkova, où est analysé le cheminement inverse : l'enfant transplantée de la ville, où elle est née, à la campagne, dans un kolkhoze. L'adaptation, là, se situe sur deux plans : celui de la nouvelle famille, et celui du nouveau milieu, du contact avec la nature. Une analyse très fine montre comment la fillette passe de la connaissance livresque de la nature, qu'elle avait acquise à la ville, à la découverte de la réalité, beaucoup plus étonnante et beaucoup plus riche.

Ce n'est qu'un aspect de cet admirable roman, qui montre avec infiniment de nuances l'intégration de la fillette dans sa nouvelle famille, qui ne triche pas avec



Tous les albums du Père Castor ont été faits pour l'amour des enfants, près d'eux, souvent avec eux, et dans la seule intention de les servir.

Ils ont été faits dans le double respect que Pasteur portait aux enfants: pour ce qu'ils sont et pour ce qu'ils pourront devenir, avec la volonté de répondre sans mensonges aux élans de leur curiosité et de s'adapter d'aussi près que possible à leurs capacités, avec l'idée que le meilleur, le plus beau leur est dû.

Les albums du Père Castor sont un appel à l'activité de l'intelligence et de l'imagination comme à celle du corps et des mains.

Ils sont réalisés en équipe, suivant un plan médité, voulu, dirigé...

ALBUMS DU PERE CASTOR • FLAMMARION

la vérité, quand il s'agit de traduire les réactions des autres enfants de la maison, avec leurs petites mesquineries.

Je ne voudrais pas m'attarder sur le personnage de l'enfant orphelin qui continue d'envahir la production, si ce n'est pour dénoncer encore une fois l'irréalité totale des images qu'on en donne dans la plupart des cas. A commencer par l'aspect sinistre du personnage : à partir du moment où un enfant est orphelin, il ne peut lui arriver que des choses malheureuses, et il ne peut que vivre toute la journée dans les transes et dans les pleurs. Quantité de romans en donnent cette image. A tel point qu'un lecteur orphelin doit finir par se demander, s'il a envie de rire de temps en temps, s'il est vraiment un bon orphelin et un enfant normal.

La petite fille de la ville est justement une heureuse exception, tout comme un autre livre, **Angelo va au carnaval**, de Daniel Fletcher. Dans ces deux cas, la destruction de la cellule familiale ne provient pas d'une fatalité plus ou moins abstraite, mais de causes historiques, sociales, qui engagent la responsabilité des hommes (la guerre ou la misère). La cause n'est pas non plus une maladie incurable — utilisée un nombre incalculable de fois pour des œuvres d'apologie — ou encore ces accidents de voiture dont on peut dire que, dans la mythologie littéraire, ils prennent progressivement la place de la phtisie de Marguerite Gautier.

Un autre livre récemment paru, **La petite fille au kimono rouge**, montre la transplantation d'une petite fille venant du Japon dans la vie des Etats-Unis ; il me semble fait avec beaucoup de soin ; je ne dis pas que c'est un chef-d'œuvre, mais je pense que c'est un roman qui mérite qu'on en discute, et qu'on peut recommander.

La famille

Revenons à l'image de la famille dans le monde contemporain, pour rappeler au départ un paradoxe que signalait fort justement Marie-José Chombart de Lauwe : *Pourquoi, dans une société urbanisée comme la nôtre, le cadre urbain apparaît-il si peu ?* Constatation qu'on peut immédiatement faire suivre d'une seconde, qui semble en contradiction : c'est, en fait, dans les romans situés en milieu urbain qu'on trouve les plus valables ; alors que, dans l'abondante production inspirée par la campagne, il est difficile de trouver des œuvres qui aient une certaine vérité.

Que le refuge dans la nature soit l'apanage des écrivains qui n'ont rien à dire ou des nostalgiques de la lampe à huile, ce qui revient au même, n'explique pas tout. Certes, on trouve des histoires valables, généralement centrées sur un animal, comme **Kouri**, de Recher, ou **Combat pour un jardin**, de Baudouy. Mais quel est le livre qui nous montre la réalité du monde — ou des mondes — paysan, à l'image de **La petite maison dans les grands bois**, par exemple, pour une autre époque ? La campagne est presque toujours vue comme dans « La Maison Française », à travers un pittoresque archi-usagé, qui n'ose guère parler ni du tracteur, ni du frigidaire, pas plus que du curage des écuries, parce que cela ne fait pas bien sur la photographie ; et qui ose encore moins se faire l'écho du dépeuplement accéléré de certaines régions, de l'implantation d'industries dans d'autres, etc. La famille paysanne, particulièrement dans le roman français, n'a droit de cité qu'au niveau du folklore.

La famille urbaine a un peu plus de chance. J'écarte, encore une fois, tous les pauvres petits romans où les enfants détectives n'ont plus besoin de parents, si ce n'est pour servir de faire-valoir à leur génie précoce, où père et mère n'ont pas l'âge de leurs artères et comprennent si bien leurs enfants que jamais le moindre malentendu ne se glisse dans leurs rapports. Les rapports parents-enfants ne sont plus en 1971 ceux que décrivait la comtesse de Ségur pour une certaine classe ou ceux des romans de Dickens. Il est vrai aussi que ces rapports n'obéissent pas à des modèles préfabriqués, qu'ils seront différents selon les catégories sociales et, bien sûr, selon les pays.

Deux auteurs vont nous servir de références : Emily Neville, avec **C'est la vie mon vieux chat**, et Colette Vivier, avec **La maison des petits bonheurs** et **La porte ouverte**. Notons d'ailleurs, en passant, que dans les deux cas, la nouveauté de l'écriture va de pair avec celle de l'inspiration.

Dans le premier cas (**C'est la vie mon vieux chat**) nous sommes dans un milieu

bourgeois américain, et le ton est donné dès les premières lignes : « Mon père me répète toujours qu'un chien peut être très instructif pour un garçon, c'est pourquoi j'ai adopté un chat. » (Voir la suite page 7 du roman).

Il y a là une manière peu habituelle de présenter des rapports parents-enfants, le jugement d'un enfant sur ses parents. Ensuite ce garçon va rencontrer Tom, plus âgé que lui, un révolté, plus ou moins abandonné et qui, en fait, pour David, va produire une première faille dans sa contestation de sa famille et l'amener à se rendre compte qu'il y a aussi d'autres problèmes (voir page 71).

Cette première brèche montre la nécessité, dans un certain nombre de cas, d'avoir recours aux parents, même si on les conteste vivement comme on l'a fait dès le début. Puis, après le parallèle avec la famille de Tom, David va découvrir encore celle d'une jeune fille, Mary ; une autre image de parents qui, par souci d'intellectualisme, de modernisme, poussent à l'extrême la liberté de l'éducation. A travers ces deux expériences contradictoires, Dave renoncera aux jugements intransigeants sur sa famille, sans perdre pour autant sa personnalité ; mais l'irrévérence, l'audace de sa contestation trouveront leur vrai terrain d'application et ne déboucheront pas sur la démagogie — très à la mode à l'heure actuelle.

Par-delà la vérité de ces milieux familiaux américains, le roman donne à voir, avec une espèce d'évidence dans l'écriture, les rapports des personnages avec le monde contemporain, sa présence dans la vie quotidienne, par les disques, le cinéma, le téléphone, les transports en commun, les « flics » — comme on le dit dans le livre — et aussi l'engagement dans l'armée, d'ailleurs, qu'on présente comme une solution valable à la fin ; c'est la seule réserve qu'à mon sens on puisse faire.

Dans la même collection, un autre roman américain analyse lui aussi très bien des rapports, cette fois entre frères et sœurs, avec la même force d'insertion dans la vie présente. Il s'agit du **Club du samedi**, d'Elisabeth Enright.

Avec Colette Vivier, nous avons un des très rares auteurs qui sachent montrer une famille ouvrière sans caricature ni attendrissement populiste. L'objectivité de sa vision est celle de l'enfant, non celle de l'adulte écrivain. Dans les deux romans cités, les parents, les frères et sœurs, les voisins sont toujours montrés dans leurs rapports, leurs conversations avec les enfants, qu'une grande tendresse de ton n'empêche pas d'ailleurs d'avoir des jugements d'une rare vérité sur leur entourage. Le sens admirable du détail juste, jamais conventionnel, donne aux familles de Colette Vivier une identité extrêmement précise, où tout se tient.

Vous connaissez trop ses romans pour qu'il soit besoin de les analyser en détail, mais je voudrais rappeler simplement quelques traits caractéristiques des familles dans **La maison des petits bonheurs** et dans **La porte ouverte**. Par exemple, l'importance des problèmes financiers, de l'exiguïté du logement ; l'insertion de la famille dans un immeuble, et le rôle des voisins ; la place exceptionnelle donnée aux détails matériels, aux ustensiles ménagers, aux vêtements neufs, aux meubles ; la tendresse, à l'opposé de toute sensiblerie (la mère, dans **La porte ouverte**, donne de temps en temps une taloche à ses gosses) ; l'aspect physique non idéalisé : dans le même roman, la mère est une femme forte, qui porte les marques de la fatigue. Dans combien de livres trouvons-nous cela ? A peu près dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, les enfants ont des mères qui ressemblent à Brigitte Bardot.

Il y a aussi un humour impitoyable à l'égard des principes d'éducation petits-bourgeois — je pense au personnage de la tante dans **La maison des petits bonheurs** ou aux deux vieilles filles de **La porte ouverte** qui prennent chez elles la petite fille et qui en font leur jouet. Et puis, et surtout il y a la correspondance rigoureuse avec le monde social du travail pour les parents, avec le monde de l'école et des loisirs pour les enfants.

Le milieu scolaire

L'école, les loisirs, voilà encore des thèmes dont le roman pour enfants se fait rarement l'écho, et encore plus rarement avec courage. Dans combien de romans voyons-nous apparaître le milieu scolaire et la place qu'il tient dans la vie de l'enfant, et surtout, quelle école voyons-nous ? Il semble que l'instituteur, dans le roman pour enfants, soit une fois pour toutes calqué sur un archétype hérité du XIX^e siècle, une espèce de brave homme, mais qui en même temps s'attache,

comme dirait Zazie, « à em... les mômes ». Même s'il existe encore des enseignants figés dans des formes archaïques, les enfants font aussi l'expérience de maîtres et de maîtresses qui créent avec eux un climat affectif, qui orientent leur enseignement sur la vie ; mais ces personnages-là ne sont pas pittoresques, pour beaucoup de littérateurs, et on préfère montrer les écoles rurales, justement parce que là, la vie quotidienne du village amène à un prolongement hors de l'école des relations scolaires.

Qu'on relise par exemple **Quatre du cours moyen** ; on s'apercevra que tout cela a vieilli et ne parle plus guère aux enfants actuels. C'est un des mérites du roman de Pierre Gamarra, **Le mystère de la Berlurette**, d'avoir su, par l'humour et le recours au fantastique, remettre en question, moins peut-être l'individu enseignant que les formes sclérosées de l'enseignement, en particulier les fameuses nomenclatures d'histoire et géographie ; en même temps qu'on voit des enfants organiser eux-mêmes des activités éducatives que l'école ignore (ici il s'agit du théâtre).

Colette Vivier nous fait suivre pas à pas les aléas de la vie scolaire d'Aline dans **La maison des petits bonheurs** ; Aline qui n'est d'ailleurs pas une excellente élève, et dont, justement, on nous montre les difficultés. C'est encore une fois ce livre qui sort le mieux des conventions en montrant une institutrice de ville — et non une institutrice rurale — qui reçoit des élèves chez elle, avec ce que cela peut représenter d'audacieux pour la petite fille, convaincue a priori du fossé entre maître et élève. Rappelez-vous ces passages du roman.

Où est le romancier français actuel qui osera prendre à bras-le-corps notre réalité scolaire avec l'audace de propos de Louis Pergaud en son temps, ou avec l'humour ravageur de Buckeridge dans la série des Bennett, pour l'école anglaise ? Nous n'avons pas l'équivalent concernant l'école française.

Les bandes

Quant aux loisirs, aux jeux de groupe, aux phénomènes de bandes, dont on parle à longueur de colonnes dans les journaux, la littérature pour enfants n'en donne généralement qu'un reflet stéréotypé. Il y a le Club des cinq, le Clan des sept, la Famille H.L.M., et j'en passe, mais leurs aventures sont parfaitement interchangeables, et le clan ou le club est une convention littéraire qui n'est jamais remise en question.

En revanche, deux romans me paraissent intéressants à cet égard : **Martin et le visage de pierre**, d'Anne Barrett, un roman anglais, et **Anne et le mini-club**, de Madeleine Gilard. Le premier se situe dans un vieux quartier de Londres où vivent des familles pauvres. Martin, nouvel arrivant, se heurte aux exigences d'une bande, dirigée par un préadolescent dont le père est mort et auquel la mère sert de domestique. C'est, en réduction, une petite mafia dirigée par un caïd, dont personne ne remet en cause l'autorité. Le grand mérite du livre consiste dans le démontage de cette dictature par l'intérieur, en montrant le personnage sans son masque. C'est Martin et sa jeune amie Genève qui refusent la loi de la bande et qui, de ce fait, enrayent le mécanisme et font s'ouvrir les yeux : le dur n'est plus invincible ; la révolte s'installe chez les subordonnés.

Nous parlions tout à l'heure de morale ; en voici une qui est, justement, tout à fait de notre temps. Bien sûr, pour en finir, il faut une bagarre assez violente déclenchée par le chef de bande avec l'appui de renforts. Le livre ne cache pas cette violence, mais il évite toute complaisance dans la relation. Il ne cache pas non plus que l'intervention finale des adultes est nécessaire, alors qu'on les avait tenus jusque-là à l'écart. A ce sujet, je crois qu'on a tort de voir dans le fait d'enfants qui essaient de régler les problèmes sans les adultes un phénomène inquiétant, qui montrerait que les familles ont perdu la confiance des enfants. L'enfant, très normalement et à partir d'un certain âge, s'affirme en prenant progressivement ses responsabilités. Je voudrais aussi souligner au passage le rôle capital de la fillette ; c'est elle qui, la première, refuse d'accepter la loi du « gang ». C'est intéressant, car on pourrait faire un assez triste bilan de l'image de la femme, de la fille et de leur place dans la société à travers les romans pour la jeunesse. Je le signale au passage, mais cela nécessiterait une étude approfondie.

Il faut noter qu'une fille est encore l'élément dynamique d'**Anne et le mini-club**.

parisienne, dans laquelle il n'existe aucun équipement socio-culturel pour les adultes ni les enfants. La piscine inachevée, faute de crédits, prend figure de symbole. Deux thèmes intéressants parcourent le livre — du moins pour le problème qui nous occupe, celui de la bande, car il en est d'autres — d'une part, la prise en main par les jeunes eux-mêmes de l'organisation des loisirs, avec, sans outrance, ce qu'on pourrait appeler un aspect revendicatif à l'égard, non pas des parents, mais des Pouvoirs publics ; et d'autre part la petite bande agressive déjà bien installée dans la cité, sur laquelle on ne verse pas des torrents d'indignation ni quelques pleurs démagogiques ; mais on invite tout simplement les autres à la contrecarrer, y compris par l'empoignade quand c'est nécessaire — et là encore, comme tout à l'heure, si possible entre soi, en ne recourant aux parents que lorsque cela devient dangereux. Ce qu'il faut retenir surtout, c'est que, telle qu'elle est présente dans ce livre, la bande n'est pas un phénomène en soi, une espèce de tache sur un univers idéal ; elle appartient à la cité ; elle en est le produit, au même titre que les dépressions nerveuses des adultes ou leurs chicanes autour d'un vide-ordures.

Si le mini-club d'Anne oriente son activité vers le théâtre, il est quantité d'autres formes de loisirs collectifs, à commencer par le sport, qui n'ont guère d'échos dans le roman. J'ai cité **Droit au but** tout à l'heure ; je voudrais rappeler une heureuse réédition de **La grande course**, de René Antona, qui a su montrer l'intérêt du sport, de la colonie de vacances dans l'épanouissement des enfants d'ouvriers parisiens, sans tomber dans le travers du roman à thèse, assez fréquent celui-là, qui prêche la régénération de la jeunesse dévoyée par la seule pratique sportive ou par le scoutisme.

Le monde du travail

J'en arrive maintenant à l'idée que peut se faire un enfant du monde du travail à travers ses lectures. Et là, j'avoue que le tableau est assez désolant. Je ne parle pas de romans montrant l'enfant au travail, mais surtout des professions des parents et de la place qu'elles trouvent dans la littérature. En général, la profession n'a d'intérêt que dans la mesure où elle justifie le récit : le médecin pour toutes les greffes déjà citées — voyez les romans de Mme Saint-Marcoux — l'ethnologue pour les romans géographiques et puis, en abondance, les pêcheurs bretons et les paysans provençaux. Il faut encore une fois retrouver René Antona, avec **La grande course**, **Les champions du gas-oil**, et Colette Vivier, pour que le travail et ce qui s'y rattache, les problèmes financiers, la fatigue, etc., ait une présence réelle. Je n'oublie pas non plus l'image vraie d'une famille ouvrière du Nord dans le roman de Michelle Gilles, **Quand revient la lumière**.

Et puis il y a un roman de Charles Vildrac qu'on vient de rééditer, **Du cran, Milot**. Le travail est la matière même de tout le livre : on y voit un jeune garçon successivement manœuvre, plongeur dans un restaurant, domestique dans une ferme, et enfin apprenti imprimeur. Charles Vildrac a eu le courage de s'attaquer à quelques clichés tenaces, dont certains par exemple tendent à valoriser envers et contre tout le travail le plus débilisant, au nom de la morale du courage, et d'autres entretiennent la coupure traditionnelle entre travail manuel et travail intellectuel. Le personnage de Milot, créé en 1937, est moins un contestataire qu'une victime non résignée ; il ressent durement, non seulement la fatigue, mais l'abrutissement du travail parcellisé — travail sur le port, plonge au restaurant. A sa manière, on peut dire que Charles Vildrac a traduit certaines formes de l'aliénation de l'ouvrier contemporain et mis en relief les possibilités enrichissantes d'un travail responsable (Milot à l'imprimerie). Mais, cela dit, il est tout de même regrettable que la réédition de ce roman apparaisse encore, trente ans après, comme un coup d'audace ; avec ses très grandes qualités, il ne s'écarte pratiquement pas de l'optique individualiste. La solidarité de fait entre les travailleurs d'une même entreprise, d'une même profession, qui n'exclut pas les oppositions personnelles, mais qui est une réalité déjà ancienne, datant de la révolution industrielle du XIX^e siècle, n'apparaît jamais dans aucun livre, parce que l'ouvrier d'usine est plus introuvable que les Martiens dans la littérature pour la jeunesse. Il y aurait d'ailleurs une enquête à faire, simplement au niveau du vocabulaire, afin de dénicher tous les mots tabou, considérés sans aucun doute comme des gros mots : ouvrier, syndicat, patron, paie, revendication, grève, délégué, etc. ; et pourtant tout cela appartient à des droits

constitutionnels ; les jeunes rencontrent cela dans des titres de journaux, dans les actualités télévisées ; certains font même partie de leurs jeux (on voit souvent des enfants jouer à faire la grève, par exemple) ; cela n'apparaît pas dans le roman.

A la recherche de l'objectivité

Tout cela ne signifie nullement qu'on doive s'acheminer vers une littérature d'endoctrinement politique, syndical ou religieux. Mais pourquoi, au nom d'une illusoire neutralité, vouloir ignorer tant de problèmes de notre temps ? La neutralité par l'abstention n'est pas la neutralité, mais l'effacement devant l'idéologie dominante — qu'on accepte ou non cette idéologie, c'est une autre affaire. Les petits romans d'aventures qui pullulent dans certaines collections sont moins anodins qu'il n'y paraît. Dans un roman de Bonzon, **Quatre chats et le diable**, j'ai relevé une très significative énigme policière : les chats d'une vieille dame disparaissent mystérieusement et l'on est persuadé qu'il s'agit d'un chantage pour lui faire quitter une maison qu'elle refuse de vendre ; on soupçonne d'abord un inspecteur de police en retraite, mais très vite on nous explique qu'en aucun cas un policier ne pourrait recourir à des procédés aussi bas. Ensuite on accuse un agent immobilier ; là encore c'est un personnage trop respectable pour qu'on puisse lui imputer pareille chose. Mais lorsqu'on trouve le coupable à la fin du livre, c'est un ouvrier plombier, et personne, parmi ces chers enfants détectives, ne pense qu'un ouvrier ne peut pas être un voleur ; cela apparaît absolument logique et normal. C'est la loi de l'exception et la règle.

On pourrait citer des multitudes d'exemples, qui vont de l'enfant misérable que, par bonté d'âme on invite à un bal costumé à condition qu'il se déguise en clochard — le déguisement est tout trouvé — ou la morale qui veut qu'avec du courage on vienne à bout de toutes les inégalités sociales. Mais qu'est-ce que tout cela, sinon le poids insistant d'une idéologie, celle de la bourgeoisie dominante, qui va de pair avec la contrainte, on pourrait dire la censure, qu'exercent les maisons d'édition au nom de la rentabilité. Car c'est là que se situe aussi le problème. Je sais que j'aborde là des questions très épineuses, mais je ne les crois pas insolubles. Je dirais même que nous avons en France une chance que n'ont pas tous les pays, qui est la tradition laïque, à ne pas confondre avec la dérobadite neutraliste évoquée plus haut.

La conception positive de la laïcité, qui assure le respect des opinions, des croyances — à l'exclusion des théories racistes et fascistes bien sûr — n'a de sens que si elle se définit à travers toutes les questions, toutes les interrogations présentes.

Je prends l'exemple des questions religieuses qui préoccupent les enfants très tôt. Les deux attitudes le plus fréquemment adoptées par les auteurs me semblent également fausses. Il y a ceux qui, au nom de la laïcité, écartent toute allusion religieuse, comme si la pratique religieuse n'existait pas ; on n'y trouvera aucune référence dans quantité de romans, y compris dans les romans historiques où l'on ne prononcera pas une invocation à Dieu, alors que c'était extrêmement présent au moyen âge par exemple. A mon sens, c'est une conception aberrante de la laïcité.

Il y a l'autre, celle des auteurs religieux qui montrent les actions des enfants priant Dieu, allant à la messe, etc., comme aussi naturelles et universelles que boire et manger. On trouve cela dans un roman de Paul Berna, **Un pays sans légende**, où l'on voit des enfants aller plusieurs fois à la messe — ce qui est normal — mais sans qu'il soit jamais suggéré que cet usage n'est pas valable pour tout le monde.

Entre ces deux positions qui ne peuvent satisfaire personne, l'une la dérobadite, l'autre l'apologie — plus ou moins camouflée —, n'est-il pas possible de définir des personnages avec une réelle objectivité consistant à écrire : X allait à la messe chaque dimanche parce que dans sa famille, etc. Et Y ne faisait jamais sa prière, parce que, etc. C'est-à-dire, en fait, en créant la distance entre le lecteur et son héros. Cette distanciation, qui peut être une dédramatisation du récit, nous ramènerait à ce que nous disions tout à l'heure sur la manière d'inclure les éléments didactiques dans le roman, et de faire de cette inclusion même la base d'un style authentique, d'un style nouveau. Je crois qu'il y a là une voie de recherche qu'on n'a pas assez explorée.

C'est un problème très compliqué ; je me contente de l'aborder ; il mériterait bien d'autres développements et beaucoup plus de nuances que je n'en mets là. Mais, encore une fois, ce qui compte, je crois que c'est l'audace, le courage de ceux qui écrivent pour prendre la réalité à bras-le-corps. Audace dans le choix des thèmes. Pensons à des œuvres aussi peu conformistes que **Les voleurs d'ânes**, de Gérald Durrell, ou **Quand revient la lumière**, de Michelle Gilles. C'est tout le contraire de livres d'endoctrinement ou d'apologie, et pourtant on n'a peur ni des mots ni des situations.

Donc audace d'inspiration, qui va de pair avec l'audace de l'écriture. Nous n'avons pas à privilégier telle forme plutôt que telle autre, mais lorsque nous demandons des romans qui soient l'écho de notre temps, nous ne pensons pas nécessairement à des œuvres véristes et encore moins à des romans à thèse. **La porte ouverte**, de Colette Vivier, par exemple, n'est pas un roman sur la crise du logement, quelle que soit l'importance du problème dans le récit.

Des romans de pure imagination peuvent très bien traduire, à travers le prisme déformant du fantastique, des idées, des manières d'être qui trouvent leur nécessité dans l'actualité. Je pense, par exemple, au monde sans pesanteur des **Voyageurs sans souci** de Mme Lerme-Walter, qui appartient en propre à notre époque, tout comme lui appartiennent les histoires du grand Nord de Walt Morey, qui mêlent à la vie sauvage des réalités qui pèsent sur la vie des hommes du XX^e siècle.

Je voudrais terminer sur un livre qui me paraît concrétiser, avec un rare bonheur, la synthèse des préoccupations que je viens d'évoquer. Je veux parler du **35 mai**, d'Erich Kaestner publié en 1931 en Allemagne et dont la jeunesse nous étonne encore.

Qu'y trouve-t-on ? La fantaisie, l'imagination, l'humour que nous voudrions rencontrer plus souvent dans les livres pour les jeunes. Mais ce n'est pas tout. On est ébloui par l'audace avec laquelle ce livre attaque, par le rire démystificateur, certains caractères, certains traits de l'Allemagne préhitlérienne, dans lesquels nous pouvons retrouver bien des correspondances avec des situations d'ici et de maintenant. Je rappellerai entre autres : la respectabilité petite bourgeoise (pensez au premier chapitre, avec la présence du cheval dans l'appartement et les réactions du propriétaire) ; la dénonciation du formalisme de l'enseignement, avec le côté aberrant de la rédaction sur les mers du Sud, qui, justement, incite le personnage à s'évader dans l'imaginaire pour pouvoir faire son devoir ; le culte des héros guerriers (pensons à l'audace que représentait en 1931, en Allemagne, le véritable jeu de massacre qui met en scène Napoléon, Wallenstein, Jules César, Hannibal en train de jouer à la guerre) ; l'éducation basée sur l'autoritarisme (pensons une fois de plus à ce que cela représentait en Allemagne et les répercussions que peut encore avoir maintenant le chapitre du monde renversé où les enfants rééduquent les parents dénaturés, trop brutaux) ; l'écrasement de l'homme dans un monde entièrement mécanisé, avec la cité d'Electropolis, etc.

On pourrait ainsi trouver dans ce roman une quantité de correspondances à des questions fondamentales du monde contemporain, mais vues dans un tout autre univers et non pas seulement par une photographie plus ou moins adroite. Et puis, baignant tout le roman, il y a une drôlerie, une tendresse en même temps, qui, je crois, sont réellement libératrices et dont nos enfants ont plus que jamais besoin.

B.E.

Une bonne partie de la discussion a porté sur la censure de fait exercée par de nombreuses maisons d'édition, soucieuses de ne choquer aucune clientèle et avançant les prétextes les plus divers (neutralité politique, non violence, etc.) ; l'impossibilité de publier des livres abordant le problème du divorce est évoquée plusieurs fois. On rappelle les littératures anglaise ou américaine, qui ont aussi de très mauvaises séries, mais dont les œuvres de qualité ne relèvent pas d'une création artificielle et s'inscrivent dans toute une tradition sociale et culturelle.

A partir du **Voyage secret**, est posée la question de la fin heureuse d'un roman qui ne doit pas heurter les enfants sensibles mais leur donner l'espoir d'une amé-

lioration : « Mais n'est-ce pas encore plus démoralisant pour un enfant pauvre de penser qu'il lui faut une telle somme de vertu, de courage, d'endurance, pour s'en sortir, et pour s'en sortir tout seul ? »

Autres questions discutées :

le conditionnement du goût des enfants par la masse des œuvres vulgaires, conformistes, qui envahissent le marché,

les diverses formes d'évasion (parallèle avec la presse du cœur),

la conception périmée de la lecture à l'école et les problèmes de formation des maîtres dans une réforme démocratique de l'enseignement.

Bibliographie des ouvrages cités

Antona : **La grande course**, Farandole.
Les champions du gas-oil, Magnard.

Aurembou : **La frontière à travers champs**, G.P.

Barrett : **Martin et le visage de pierre**, Nathan, Bibl. internationale.

Baudouy : **Les révoltes de Kind**, Hatier, Bibl. de l'amitié. **Combats pour un jardin**, Farandole, Mille épisodes.

Berna : **Un pays sans légende**, G.P.

Bonzon : **Quatre chats et le diable**, Hachette, Bibl. rose.

Bourliaguet : **Quatre du cours moyen**, Magnard. **L'homme et le vent**, **La maison qui chante**, G.P.

Buckeridge : série **Bennett**, Hachette.

Bernardet : **L'enfant au dahu**, Hachette.

Cervon : **Ali, Jean-Luc et la gazelle**, **Benoit, l'arbre et la lune**, **Le défi au soleil**, G.P. Joao de Tintubal, **Malik le garçon sauvage**, Magnard.

Druon : **Tistou les pouces verts**, Plon et G.P.

Durrell : **Les voleurs d'ânes**, Stock.

Enright : **Le club du samedi**, Nathan, B.I.

Fletcher : **Angelo va au carnaval**, Hatier, Bibl. de l'amitié.

Gamarra : **Le mystère de la Berlurette**, Farandole, Grand gala.

Gilard : **Anne et le mini-club**, Farandole.

Gilles : **Quand revient la lumière**, G.P.

Haugaard : **La petite fille au kimono rouge**, G.P. Dauphine.

Ingvar : **Droit au but**, Hatier, Amitié.

Jansson : **Moumine le troll**, Nathan, B.I.

Kaestner : **Emile et les détectives**, **Le 35 mai**, Hachette. **Deux pour une**, Stock, (roman évoqué au cours de la discussion, à propos du divorce ; voir fiche dans ce numéro).

Kulman : **Le voyage secret**, Nathan, B.I.

Lerme-Walter : **Les voyageurs sans souci**, Nathan, Bibl. internationale.

Mauffret : **Escale à Rio**, Hatier, Amitié.

Neville : **C'est la vie mon vieux chat**, Nathan, Bibl. internationale.

Pergaud : **La guerre des boutons**, Livre de poche.

Recher : **Kouri**, Hatier, Bibl. de l'amitié.

Schmidt : **Monsieur Ouïplala**, Nathan, B.I.

Tolkien : **Bilbo le hobbit**, Stock.

Verne : **Vingt mille lieues sous les mers**, Livre de poche.

Vidal : **Du riz pour Sissoko**, G.P.

Vildrac : **Du cran Milot**, G.P.

Vivier : **La maison des petits bonheurs**, Farandole. **La porte ouverte**, G.P.

Voronkova : **La petite fille de la ville**, Nathan, Bibl. internationale.

Wilder : **La petite maison dans les grands bois**, Nathan, Bibl. internationale.

Cités en référence, pour les adultes :

Chombart de Lauwe : **Un monde autre, l'enfance**, Payot.

Hazard : **Les livres, les enfants et les hommes**, Hatier.